

**Marcel Drouin**  
**(Michel Arnauld)**  
**(1871-1943)**

par

**MICHEL DROUIN**

[ *Quelques éléments, connus et moins connus, de biographie et de bibliographie, en hommage au philosophe disparu il y a cinquante ans*<sup>1</sup>. ]

Joseph-François-Marcel Drouin est né, le 6 février 1871, à Saint-Nicolas-de-Port, en Meurthe-et-Moselle, dans une famille où l'ascendance lorraine, attestée de longue date, est prédominante, pour ne pas dire exclusive — avec des ramifications au sud des Vosges<sup>2</sup>. Son père, Joseph-Frédéric Drouin, qui vivra jusqu'en 1918, a été employé de la Banque de France, puis expert-comptable, réputé pour son intégrité, avant de se retirer dans une petite propriété, à Bouxières-aux-Chênes, près de Nancy, où André Gide sera reçu à plusieurs reprises. Marcel est l'aîné de quatre enfants : il a trois sœurs — Valentine, Mathilde et Josette ; mais il a également deux demi-frères, plus âgés, et brasseurs, nés d'une première union de sa mère devenue veuve à vingt-deux ans, avant de se

---

1. Le lecteur, déjà renseigné par de nombreux travaux gidiens, trouvera plus ample information, sur Marcel Drouin et sa relation, si riche et si complexe avec André Gide, dans nos éditions critiques, en préparation : *Correspondances Gide-Drouin, Valéry-Drouin, Louÿs-Drouin, Barrès-Drouin* ; *La Sagesse de Gœthe* (préface d'André Gide), édition refondue avec la collaboration de Paul-Henri Bideau ; les *Œuvres critiques choisies* de Marcel Drouin.

2. Suite à des recherches minutieuses et neuves, la généalogie de Marcel Drouin sera précisément, prochainement, par Anne-Marie Drouin, fille de Dominique Drouin, neveu et filleul d'André Gide.

remarier avec Frédéric.

Élève, de 1882 à 1888, au lycée de Nancy, où plusieurs de ses maîtres — comme A. Collignon — ont enseigné Maurice Barrès, Marcel se distingue par un palmarès scolaire très flatteur, et des prix du concours général des départements, en rhétorique (1888). Ces succès incitent le proviseur, nommé à Paris, au lycée Janson-de-Sailly ouvert depuis peu, à convaincre Frédéric de laisser partir Marcel, pour un avenir de normalien. Soumis au régime de l'internat, Marcel continue à briller, mais la nostalgie des siens et du pays natal transparaît dans ses lettres, ses carnets, et les milliers de vers dont il couvre ses cahiers, stimulé par l'heureuse camaraderie nouée avec deux autres internes, également fous de poésie : Maurice Quillot et Maurice Legrand (futur Franc-Nohain), les facétieux créateurs de *Potache-Revue*, où Marcel écrira sous le pseudonyme de Stello. Camaraderie qui s'élargit à un externe déjà talentueux, Pierre Louis, puis à André Gide, que Marcel rencontrera pour la première fois rue Vineuse, dans l'appartement de Louis, en 1890.

S'il s'adonne à d'austères lectures des grands classiques ; s'il lit assidûment Goethe, Renan ou Taine, Marcel suit de près tous les écrits et les actions de son compatriote Barrès, qui fascine le petit cénacle jansonien, avide de ce patronage littéraire. Marcel recopie des poèmes entiers de Mallarmé, Verlaine, Laforgue, Rimbaud, et de maints symbolistes. Cet intérêt pour la modernité, n'excluant ni André Gill ni Cabaner, est à souligner. Tel normalien entendra plus tard Charles Péguy réciter du Franc-Nohain dans les couloirs de la rue d'Ulm, en 1894, introduit par Marcel ! Quant au *Disciple* de Paul Bourget, paru en 1889, sa découverte retentira profondément, elle aussi.

Toujours interne, Marcel prépare le concours d'Ulm à Janson, mais il échoue à sa première tentative, un an après le baccalauréat de philosophie, obtenu brillamment en 1889. Un peu désarçonné, il se prépare mieux, et réussit à entrer premier à l'É. N. S., au concours de 1891, après avoir remporté le prix d'honneur de philosophie au concours général des lycées, la même année — ce qui lui vaudra les vivats très émouvants de Gide, comme on sait (*Journal*, 30 juillet 1891).

L'un des promus de 1891, René Wahl, témoin oculaire, raconte : « Après le concours d'admission, les élus furent réunis dans la Salle des Actes, rue d'Ulm : c'est là que je vis Drouin pour la première fois. G. Perrot, le directeur, le félicita d'avoir été reçu en tête de sa promotion, avec une forte avance sur ses camarades. » Mais Marcel n'entre pas tout de suite à l'École : il choisit de faire d'abord son service militaire, selon les dispositions en vigueur à l'époque.

Il n'avait pas oublié la poésie, pendant sa préparation, en offrant à

Pierre Louÿs des poèmes, publiés dans *La Conque* en mars et avril 1891 sous le pseudonyme de Michel Arnauld<sup>3</sup>. Utilisé, là, pour la première fois, ce pseudonyme, souvent estropié par les protes et les critiques — jansénisme oblige, mais il n'y a pas de rapport —, établissait, précocement, une coupure, réfléchie, durable, entre l'activité littéraire, occasionnelle, intermittente, et l'activité philosophique — métier et réflexion — réservée au nom patronymique. D'où les hésitations futures à parler de philosophie pure, dans *La N.R.F.*, en signant Arnauld.

Signalées dans la presse<sup>4</sup>, les premières livraisons de *La Conque* rapprochaient les noms de M. Arnauld, P. Valéry et P. Louÿs, en anticipant sur une lettre de juillet 1891, où Gide écrivait à Valéry : « Vous ne le connaissez pas [Marcel Drouin], mais vous le connaîtrez quelque jour ; c'est une des plus fidèles et des plus précieuses âmes. »

Incorporé à Nancy, le 10 octobre 1891, après un petit voyage dans les Vosges en compagnie de Gide, Marcel se soumet de bonne grâce au régime sévère de son régiment — le fameux 26<sup>e</sup> de ligne, où avait servi Raymond Poincaré. Il passe sa licence de philosophie, suit toujours Barrès, adversaire, aux élections, d'un de ses demi-frères, — et continue à écrire des vers. La mort de Renan — vénéré du cercle jansonien — lui inspirera un très curieux *Dialogue des Morts* — signé Stello — que publiera *La Lorraine artiste*, le 16 octobre 1892, après la fin du service. Ce dialogue, où Renan est reçu dans un cloître par Rimbaud, est certainement la première allusion à l'influence de Renan sur le poète des *Illuminations*<sup>5</sup>.

Entré pour trois ans à Ulm en novembre 1892, Marcel s'impose à ses camarades, autant par son savoir, déjà considérable, que par son caractère. D'un côté, il obtient, au nom des élèves, le départ de l'inepte De la Coulonche — l'un des professeurs de français, déjà tant moqué par Romain Rolland, de 1886 à 1889 —, ce qui renforcera l'autorité de Brunetière. De l'autre, il s'affirmera comme « un garçon charmant, d'une extrême simplicité : je n'ai jamais entendu — dira R. Wahl — le moindre mot malveillant ou seulement malicieux à son égard. Il accueillit avec une obligeance toute particulière un élève étranger, le doux roumain Pompiliu Eliade. » Pompiliu Eliade a raconté comment son cher cacique général, coiffé d'un fez, devenu légendaire, l'avait reçu au réfectoire, en

3. *L'Indifférent, Télécla*. Le manuscrit autographe d'un poème, *Veillées d'armes* (5 feuillets), compris dans un dossier de *La Conque* gardé par Pierre Louÿs, a été signalé dans une vente Louÿs en 1934. Nous le recherchons toujours.

4. H. Chantavoine, *Journal des Débats*, 7 avril 1891.

5. Réédité dans le *Bulletin Renan*, avec un savant commentaire de Jean Gaulmier (n° 67, 1<sup>er</sup> trimestre 1987).

criant "Vive la Roumanie", repris en chœur tonitruant par tous les élèves <sup>6</sup>.

C'est à Ulm que Marcel connaîtra certains de ses meilleurs amis : Henri Hubert <sup>7</sup>, qu'il mettra en relation avec Marcel Mauss ; Dominique Parodi ; H. Busson ; Fr. Simiand ; Désiré Roustan ; Émile Haguenin, qui se dévouera plus tard, à la demande de Marcel, en faveur du *Roi Can-daule*, en 1907 et 1908 ; et Péguy, qui saluera, en 1910, à sa manière étonnante et magnifique son amitié avec Marcel, évoquant cette « voix grave et sereine, douce et profonde, blonde, légèrement voilée, sérieuse, soucieuse comme tout le monde, à peine railleuse et prêt au combat que nous lui connaissons, que nous aimons en lui depuis dix-huit ans <sup>8</sup> ».

De son équipe, en salle d'étude, où figuraient Demangeon et De Martonne, futurs géographes, Marcel écrira qu'elle « était des plus unies et des plus gaies ; il me souvient de tels jeudis où la causerie autour du thé fit oublier à chacun l'heure et les projets de sortie ». Mais Marcel sort pour retrouver ses amis de *La Conque* : Pierre Louÿs, André Gide, Léon Blum, qui l'incitent à ne pas sacrifier la littérature à la philosophie. Admirateur des symbolistes ; mais aussi des parnassiens — comme Louÿs — Marcel salue la disparition de Leconte de Lisle, dans *La Revue d'Art dramatique* sous le pseudonyme de « Monsieur Gracian » (juillet 1894). Déjà il lit Nietzsche, comme le prouve un carnet de lectures de la même année.

En 1895, année de l'agrégation, Marcel, qui a représenté l'École au jubilé de Pasteur, la représente aux cérémonies du centenaire de l'École, et au grand banquet en l'honneur de G. Perrot. 87 candidats sont inscrits au concours de philosophie. Le jury comprend J. Lachelier, P. Janet, V. Brochard, A. Darlu — le maître de Proust — et L. Dauriac. Marcel sera classé premier sur huit admis, devant Marcel Mauss (troisième). P. Janet, président, inscrit : « Esprit large, fin, très bien équilibré. Beaucoup de distinction. Parole élégante et naturelle ; sera un excellent professeur. »

Heureux mais fourbu, et fatigué des internats, Marcel, titulaire d'une bourse d'étude grâce à son rang, choisit de se rendre en Allemagne, encouragé par Lucien Herr, Charles Andler et Émile Boutroux, pour y perfectionner sa connaissance de l'allemand, qui deviendra rapidement par-

6. De santé fragile, P. Eliade, devenu professeur à l'Université de Bucarest, est mort en 1914, fidèle à ses années passées à Ulm.

7. Qui sera le parrain de son second fils, Jacques, né en 1908, et toujours bien vivant.

8. Dans la page ultime de *Notre jeunesse* (Péguy, *Œuvres en prose complètes*, éd. Robert Burac, « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 1992, p. 159).

faite, au point de lui permettre, plus tard, de traduire Gœthe lui-même, dans *La Sagesse de Gœthe*. Guidé par Boutroux vers la pensée de Schleiermacher, encore peu connu en France, Marcel quitte Nancy, en octobre 1895, après une période militaire éprouvante (les « vingt-huit jours ») qui l'empêche d'assister au mariage de Gide, le 8 octobre 1895. Par Bruxelles, Anvers, Aix, Cologne, Bonn, Heidelberg, il gagne Berlin, retrouvant son ami d'enfance Adrien Godard, reçu agrégé d'allemand. Il se lie avec Rudolf Kassner, auditeur comme lui des cours de Paulsen, Dilthey, A. Wagner, E. Schmidt, Runze (sur Nietzsche), G. Simmel. Maintes lettres écrites de Berlin ayant été publiées par Gide dans sa préface à *La Sagesse de Gœthe*, nous y renvoyons le lecteur.

Sachant qu'il ne pourrait faire admettre, comme thèse de philosophie, un sujet consacré à Gœthe, il se plonge, en vue d'un doctorat, dans Schleiermacher, Feuerbach et Strauss. De retour en France, il s'éprend de Jeanne Rondeaux, sœur puînée de Madeleine et cousine germaine de Gide. Il dispute sa main à Fédor Rosenberg tout au long de l'année 1896-97, passée à la Fondation Thiers comme pensionnaire admis pour trois ans à compter du 1<sup>er</sup> octobre 1896. Mais ses fiançailles avec Jeanne, longtemps incertaines — Gide s'est dévoué avec des soins exquis — l'obligent à démissionner le 3 juillet 1897 et à prendre un poste à Alençon, après s'être marié le 14 septembre 1897, à Cuverville, en présence de Gide, Valéry, Mauclair, Régnier.

Cette seule année de Fondation Thiers, Marcel en gardera un souvenir nostalgique, car elle aura passé à la fois trop lentement pour ses espérances amoureuses — seuls les célibataires sont acceptés — et trop vite pour ses travaux qui n'ont guère avancé. Marcel aura passé beaucoup de temps à rassurer sa belle-famille sur les risques, chez lui, d'une excessive cérébralité. À Madeleine, pour qui il sera toujours un ami sûr et discret, il écrit : « Cette crainte d'un *esprit supérieur*<sup>9</sup>, je voudrais la dissiper, sans montrer une modestie qui ressemble à la résignation de la défaite. Le découragement me tromperait volontiers sur moi-même. Mais André aussi se trompe, par le souvenir qu'il garde d'une époque de jeunesse où les connaissances et les émotions générales étant encore presque seules à compter, je l'emportais sur mes égaux en ardeur de sympathie. Plusieurs ont pourtant mieux su trouver leur voie, soit en développant leur talent, soit en concentrant leur recherche, c'est-à-dire tout en donnant quelque chose d'eux-mêmes. Pour moi, je rêvais d'une "*universalité*" dont ma curiosité pouvait se créer l'illusion, mais qui défiait mon pouvoir. Je me rendais capable de répondre aux circonstances plutôt que de les dominer.

---

9. Souligné par Marcel Drouin.

Même la première inertie vaincue, resteront les habitudes d'esprit, qui me rendront trop peu *intéressant* pour parler en mon nom seul, trop peu patient pour une pleine soumission aux choses. Toute une série de travaux me demeure ouverte. *J'espère renseigner et exciter, non diriger*<sup>10</sup>, et les esprits de premier ordre sont tout de même les esprits directeurs. Contre l'orgueil de l'intelligence, vous voilà donc bien rassurée. » (Lettre inédite).

À Jeanne, il souligne ce que Gide représente à ses yeux depuis leur première rencontre : « Je l'ai préféré tout de suite à tous mes maîtres : tant un atome de beauté ou d'émotion l'emportait à mes yeux sur tous les raisonnements du monde. » (Lettre inédite). Une autre lettre à Jeanne, également inédite, précise : « Je renseignais mes amis, je leur apportai un peu de ce que je savais, n'ayant rien d'autre à mettre à leur service [...]. L'intellectualisme, c'est, il me semble, de vivre content par les idées et pour les idées. Je suis loin, hélas, de ce vice ou de cette vertu. Les idées m'intéressent quand elles ont rapport à la vie : autrement ce sont des mortes que je ne touche pas volontiers. Il y en a que j'ai cru voir mourir entre mes mains. Je les ai laissées ; de là l'inconstance et la lenteur de mes travaux. » Il redira à Jeanne, sous une autre forme, ce qu'il avait déjà, très tôt, écrit à Gide : « Mon rôle est de comprendre et de faire comprendre, d'augmenter la qualité d'intelligence en cours chez mes contemporains... » (lettre citée par Gide, préface, pp. 20 et 21).

C'est donc à Alençon que Marcel débutera dans la carrière, pour n'en point sortir avant la retraite, sinon avant la mort, comme nous le verrons. C'est l'ordinaire d'un labeur professionnel de plus en plus grand — en proportion des charges de famille — qui fournira un cadre, intangible, à son activité philosophique et littéraire, à ses lectures immenses — « bouquinasseries » selon Jacques Copeau —, à son perfectionnement intérieur. C'est par le *métier*, assumé par vocation impérieuse et sans dilettantisme, que Marcel entendra se développer, pour devenir ce « cerveau universel à la manière de Leibniz<sup>11</sup> » distingué par Gide, Blum, Péguy, Herr, Kassner, Valéry, et tant d'autres. Et comment « renseigner », « exciter » élèves, collègues, amis, sans s'instruire « éperdument » (mot que Gide emploie sans y voir la moindre finalité pédagogique, préface p. 15) ? De par le rôle assigné, prioritairement, au *métier*, thème d'un discours de distribution des prix, en 1904, bien révélateur de l'éthique personnelle, on mesure le caractère, excessif, des reproches de Gide, de Schlumberger, de Copeau, sur la « paresse » de Marcel. Gide avait d'ailleurs mal choisi,

10. Souligné par nous.

11. Selon la formule de Gide, préface citée pp. 12-3.

comme témoin et juge du « cas tragique » de Marcel Drouin, un homme comme Lucien Herr, quand on sait que Herr n'a laissé qu'une œuvre écrite très mince, sans rapport avec son exceptionnel rayonnement intellectuel.

C'est à Alençon que s'est noué le grand malentendu qui opposera toujours Marcel à ses amis littérateurs. Goethe « a encore toute ma vie à m'apprendre », écrivait, de Berlin, Marcel à Gide, le 28 novembre 1895. C'est à Alençon que Marcel découvrira le sens de la maxime de Goethe : « Que chacun se demande par quel moyen il agira le plus efficacement sur son époque. » À l'enseigne de Goethe, producteur incomparable, Gide « choisira », toujours, en vue de l'Œuvre d'Art, écrite. Non moins fidèle à Goethe, Marcel, philosophe nourri de Leibniz, Kant, Hegel, mettra en pratique une exigence non moins ardente : s'accomplir par le *métier*, de préférence à l'écriture. Tant il est vrai que Michel Arnauld, grand mais éphémère critique, n'aura été qu'un avatar, passager, de Marcel Drouin, « fils de Herder », technicien de la philosophie, et pédagogue, par vocation première. D'où une méprise précoce, et finalement tragique, entre celui — Gide — qui produisait par ses livres de nouvelles valeurs éthiques et esthétiques, et celui — Drouin — qui entendait donner sa pleine mesure en assignant au processus de la culture, fondé sur un savoir universel, une force d'élévation et de transmission éducatives, capables, grâce au magistère de la parole, de rivaliser avec l'écriture, pour former les esprits.

D'Alençon, où va naître son fils Dominique (juillet 1898) élevé en même temps que le petit Alain Bernardbeig — pris en charge, pour soulager Valentine, malade —, Marcel suit de près « l'Affaire », en dreyfusard convaincu, n'hésitant pas à signer des pétitions — de son nom, jamais de son pseudonyme — en compagnie de Péguy, Hubert, Burnet, etc. Bien renseigné par Hubert et Simiand, Marcel croise le fer avec les antidreyfusards dans une presse locale largement hostile au capitaine et à Zola. Six jours avant la première visite de Jules Lachelier (26 mars 1898), le Recteur consignera, pour l'édification de l'inspecteur général : « Monsieur Drouin a commis une petite imprudence, lors des Affaires Dreyfus-Zola, en signant l'une des pétitions de *L'Aurore* <sup>12</sup>. Heureusement ce journal est peu lu à Alençon, patrie de Monsieur le Général de Boisdeffre, qui a conservé le meilleur souvenir de son ancien lycée <sup>13</sup>. » Lachelier n'aura cure de cette imprudence, bien au contraire. L'inspection sera excellente, et Marcel félicité aussi pour son article, austère, de janvier 1898, inaugu-

---

12. Le 14 janvier 1898.

13. Dossier, Archives Nationales.

rant une longue collaboration avec la *Revue de Métaphysique et de Morale*<sup>14</sup>.

En octobre 1898, Marcel obtiendra de Lucien Herr la publication d'un inédit de Dostoïevsky, « Ma Défense », texte extraordinaire, traduit par F. Rosenberg (*Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> octobre 1898). La même année, André Gide dédie à son mai et beau-frère *Philoctète*, dédicace qui pourrait bien avoir plus de sens qu'on n'a su voir jusqu'à présent.

La nomination au Prytanée de La Flèche, en octobre 1899, obligera Marcel à une certaine prudence, en raison de la direction, militaire. Mais ce sera une période faste, de grande fécondité critique. Successeur de Gide à *La Revue blanche*, Marcel rédige de nombreux articles, d'où émergent des pages, toujours vivantes, sur Zola (qui répondra par une lettre, inédite), sur Barrès, Gide (*L'Immoraliste*), Jarry, Claudel, Ch.-L. Philippe, Jules Renard, les *Cahiers* de Péguy. D'autres pages, sur Dostoïevsky et Nietzsche, comptent dans la réception, en France, de ces écrivains. De février 1900 à avril 1903, Marcel aura participé à 54 numéros (sur 69) et satisfait l'exigeant Félix Fénéon, rédacteur en chef. De Péguy viendra cet « appel » : « Quand un homme jeune [...] est aussi maître de sa forme et de sa pensée, il ne suffit plus qu'il parle à propos des livres qui paraissent, et qui souvent ne valent pas sa critique. Il est temps que lui-même il fasse œuvre, et nous donne un cahier. » (*De Jean Coste*, 1902).

Cette œuvre, Marcel l'a mise en chantier à La Flèche en 1900 : ce sera *La Sagesse de Gœthe*, selon un plan en dix parties, exposé dans une lettre à Gide (août 1900). Les premiers chapitres paraissent dans *L'Ermitage* en septembre et octobre de la même année. On a déploré, de tous les côtés, que ce grand ouvrage n'ait jamais été terminé. Était-ce une raison d'accabler Marcel Drouin, en traitant de simples « fragments » (Jean Schlumberger) ce qui forme tout de même un livre, surtout si l'on rajoute, aux chapitres réunis en 1949 par Raymond Queneau, deux chapitres, fondamentaux, *oubliés, purement et simplement, par insuffisance de recherche*, l'un paru pourtant dans *La N.R.F.* en 1909 ! Amputé d'un tiers de son volume, le livre posthume de 1949 ne pouvait apparaître que bien mince à Gide. Et si l'on songe à tant d'autres pages sur Gœthe, ou à propos d'ouvrages sur Gœthe — comme la très longue introduction à *La Vocation théâtrale de Wilhelm Meister*, parue en 1924 chez Grasset —, c'est un apport à Gœthe très consistant qu'a effectué Marcel Drouin, comme l'avait souligné Remy de Gourmont : « Veuillez, Monsieur, accepter mes meilleurs compliments pour votre belle étude que je viens d'achever [de

14. En apparence, peu visible, car les recensions d'ouvrages, parfois très longues, ne sont pas toujours signées.



lire] dans *L'Ermitage*. Il me semble que c'est un Goëthe nouveau que vous nous donnez, plus humain et plus grand. Vous avez mieux vu et mieux senti que ceux même qui aiment Goëthe le plus. » (Lettre inédite).

De son côté, Fernand Baldensperger, dans *Goëthe en France* (1907), pouvait écrire : « Cette guérison par l'activité, ce perfectionnement intérieur, cette vraie *culture* enfin dont la nécessité des temps rappelle l'idéal à une croissante élite, n'ont pas été mieux définis que par les études que Michel Arnauld consacra dans *L'Ermitage*, de 1900 à 1906, à la *Sagesse de Goëthe*. »

Jugé de « tout premier mérite » par l'inspecteur A. Darlu en juin 1902, Marcel est nommé à Bordeaux d'octobre 1903 à octobre 1906. C'est là qu'il enseignera, avec succès, son plus célèbre élève, François Mauriac, venu redoubler sa philosophie après un échec dans une maison religieuse. Mais si Mauriac s'affirmera toujours fidèle au souvenir de son professeur<sup>15</sup>, Alexis Léger, futur Saint John-Perse, examiné au baccalauréat en 1904, trouvera Marcel Drouin plutôt sévère... il espérait de meilleures notes !

En juin 1906, Marcel est invité à Londres et à Oxford, avec sa femme, pour une grande manifestation d'amitié universitaire franco-anglaise. Est-ce la visite à Magdalen College qui décidera de son grand article sur Oscar Wilde, publié un an plus tard dans *La Grande Revue* (10 juin 1907<sup>16</sup>) ?

Toujours en 1906, Marcel exprime sa réconciliation avec Maurice Barrès, à travers un autre article (« *Le Voyage de Sparte* et Maurice Barrès », *L'Ermitage*, 15 avril 1906).

Nommé à Paris la même année — le parcours (1897-1906) a été rapide, pour l'époque —, Marcel est affecté au lycée Saint-Louis, et à Janson (Mathématiques et Saint-Cyr). De la rue Jasmin où il se fixe, le quartier latin est loin, mais qu'importe : la Villa Montmorency est tout près. Marcel va participer activement à la fondation de *La N.R.F.*, au faux départ de 1908, au vrai départ de 1909, année où il est nommé au lycée Henri IV — acceptant les classes de philosophie mais déclinant, par modestie, la rhétorique supérieure (khâgne), et donc un gros avancement, ce qui fera l'affaire d'Alain, qui en héritera, après son refus.

Sur le rôle et la place de Marcel Drouin dans l'histoire de *La N.R.F.*, on doit se reporter à la somme, magistrale, d'Auguste Anglès. Entre beaucoup d'articles, encore très lisibles, mais qui n'ont jamais été réunis

15. *Les Nouvelles littéraires*, 1932.

16. Ce long article a échappé à tous les critiques, wildiens et gidienis compris, jusqu'au dernier numéro du *BAAG* (où v. l'art. de Patrick Pollard).

en volume, en raison de la priorité accordée au livre de Ghéon *Nos Directions*, on soulignera celui sur « les Cahiers de Charles Péguy » (1<sup>er</sup> novembre 1909), qui imprima à la revue un élan décisif, et qui reste une date dans sa glorieuse histoire. Albert Béguin écrira, en 1956 : « C'est à Michel Arnauld, beau-frère de Gide, que revient l'honneur d'avoir consacré à Péguy le premier article de quelque envergure qui ait jamais paru [...]. L'article d'Arnauld fut la première percée. »

Tiré par ses amis de *La N.R.F.* vers la littérature, Marcel oublie d'autant moins son métier qu'il a été élu, dès 1907, honneur très rare <sup>17</sup>, à la Société Française de Philosophie, cénacle plutôt fermé. Il participera activement aux séances, et au fameux *Vocabulaire philosophique* dirigé par André Lalande. Lalande n'apprendra que fort tardivement, comme nombre de ses collègues, que Marcel Drouin était aussi Michel Arnauld — ignorance bien significative. En 1911, Marcel signe de son nom dans la *Revue de Synthèse historique* une étude sur « Leibniz historien », jugée magistrale par les spécialistes, dont Yvon Belaval.

Outre les *Décades* de Pontigny, Marcel participe aux *Libres Entretiens* de l'*Union pour la Vérité* (« Sur la culture générale et la réforme de l'enseignement », 1912). Il assure, avec Parodi, le secrétariat du Deuxième Congrès International d'Éducation Morale, présidé par Émile Boutroux (La Haye, août 1912).

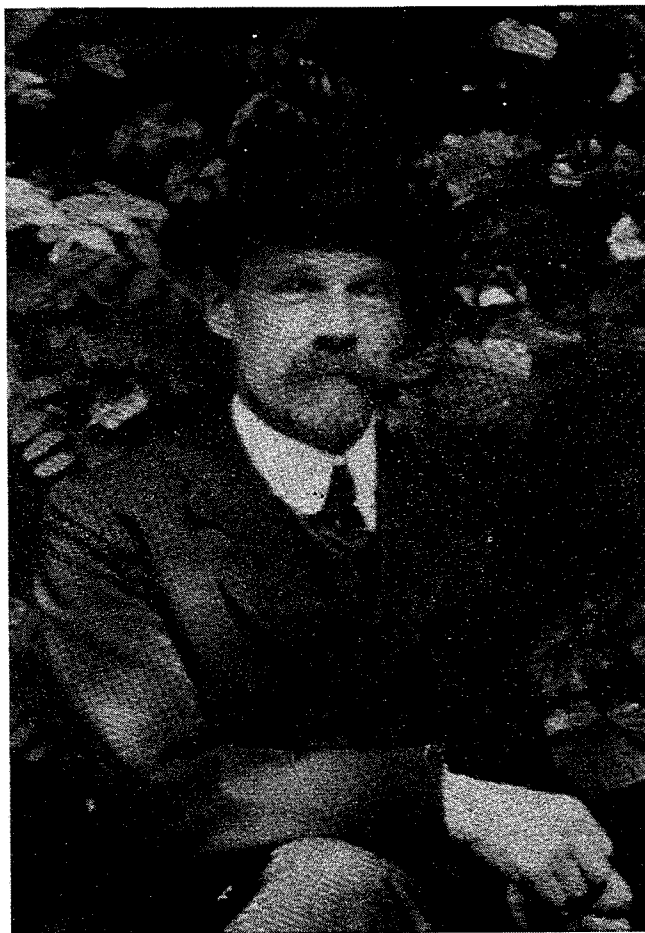
En 1913, il est nommé examinateur au concours d'entrée de l'E.N.S. de Fontenay, où il enseignera jusqu'à sa retraite, en 1936. Mme Daniel Moutote a été son élève. De 1907 à 1913, Marcel assure également des conférences gratuites à l'École Professionnelle d'Assistance aux Malades. Il parlera de la *culture intérieure*, de la *valeur des émotions* (texte conservé), et de *Jean-Christophe* (6 mars 1913, texte perdu, hélas).

En 1909, il part en mission pour l'Égypte (avril), d'où il reviendra ébloui.

Le lecteur sait que ces années de la NRF sont aussi les années de *Corydon* et de la crise qui va refroidir singulièrement l'amitié entre Drouin et Gide. Mais Gide, dans son désir de « passer outre », frémira plus d'une fois à l'idée de perdre l'estime de Marcel. Rien ne le révèle mieux, à notre sens, qu'une lettre de Gide à Copeau datée d'Acquasanta, 24 septembre 1912 : « Mais ce n'est pas vrai ce que je vous écrivais hier : le compagnon que je souhaite, ce n'est pas Ghéon, qui se fatiguerait trop vite, ni même vous, qui ne vous fatigueriez pas assez..., mais Marcel, de qui je ne peux pas me gêner. »

---

17. Pour un professeur de lycée.



*MARCEL DROUIN À FONTENAY, EN 1913*

(Photogr. coll. Jacques Drouin, tous droits strictement réservés.)

La Guerre de 14-18 éclate : Marcel sera mobilisé en 1915, après avoir publié chez Larousse une préface à des *Pages choisies* de son maître Boutroux. En 1916 et 1917 il sera à Rechesy, grâce à Jean Schlumberger, au Bureau qui dépouille la presse allemande pour le compte de l'État-Major, sous la direction du docteur Bucher, grand ami de Barrès. Bucher avait invité Marcel en 1912 pour une conférence en Alsace, dont on ne sait rien de précis sinon qu'elle a eu lieu. Observé de manière très critique par Jean Schlumberger, Marcel a tous les travers du philosophe distrait ! On en croirait davantage Jean Schlumberger, s'il n'avait usé à l'égard de Drouin de propos déjà employés par lui dans un hommage à Thibaudet, en 1936 : inadaptation absolue ! Thibaudet était « ailleurs », Drouin aussi, comme le montre cette lettre à sa femme écrite de Rechesy : « Les passions les plus complètes sont celles de la pensée pure. Un article de Brunschvicg, rapporté de Paris, m'a rappelé l'existence d'un théorème célèbre qui paraît évident et que nul, paraît-il, n'a jamais démontré. J'ai eu l'audace de tenter l'aventure, et la patience de la poursuivre, dans tous les intervalles du travail et à toutes les heures libres de la soirée. Voilà ce qui me rendait malade ; si je suis guéri, c'est que j'ai trouvé la solution claire et complète. Curieuse machine que la cervelle humaine ! Pendant tout ce temps-là, fumant comme trois Suisses, veillant tard, me levant tôt, ne cessant de penser double, de mener de front mon idée fixe avec les autres pensées, je ne sentais pas la fatigue. Je la sens fort à présent ; mais c'est l'heureuse fatigue d'un homme délivré, qui renaît à tous les soucis, à toutes les affections des hommes. Je n'ai pas grand orgueil de la découverte : si elle avait été vraiment très difficile, je n'aurais pas été capable de la faire. Mais je suis assez fier d'avoir poussé droit jusqu'au bout, sans céder, devant les obstacles, à ce préjugé intimidant : "De plus malins que toi n'ont pas réussi." *Voilà ce qu'il faudrait oser en philosophie, quand sera revenue la paix.* » (Lettre à J. Drouin, inédite ; la phrase soulignée l'est par nous).

Rappelé dans l'enseignement en septembre 1917, il reprend les cours à Henri IV. Le retour à la paix voit Marcel s'ancrer plus que jamais dans sa vocation première, d'autant qu'« avec trois enfants à élever, il avait bien le droit de choisir la sécurité », concèdera Jean Schlumberger. À ses cours à Henri IV et à Fontenay, Marcel ajoute la préparation conjointe, avec Alain, des agrégatifs au Collège Sévigné. Jean Schlumberger lui confie son fils Marc, en vue du baccalauréat. Il corrigera longtemps, avec un seul collègue, les mille deux cents copies annuelles du concours de Polytechnique (épreuve de français), et recevra des stagiaires d'agrégation, dont Simone Weil. Dans les années 30, il sera professeur à l'E.N.S.

de Saint-Cloud <sup>18</sup>, où Raymond Aron lui succèdera. C'est ce que Jean Schlumberger appellera, avec condescendance : « se réfugier de plus en plus dans de minimes besognes » (*Éveils*, Gallimard, 1950, p. 202). Mais, depuis 1939, Jean Schlumberger n'a jamais pardonné à Marcel Drouin la place qu'il occupe dans le *Journal* de Gide, comme « beau-frère »... Plus prudent, Gide parlera de « manque de caractère », tout en émettant des doutes sur ses propres jugements de littérateur — « au surplus fort mal renseignés [à la NRF] au sujet d'un autre genre d'activité, dont les manifestations nous échappaient, si importantes qu'elles pussent être » (préface, p. 44).

C'est à partir de 1918 que Marcel rédigera de nombreux textes philosophiques, dont certains seront publiés après sa mort dans *La Revue Philosophique* et la *Revue de Métaphysique*, — d'autres restant inédits <sup>19</sup>. Il précise ses positions philosophiques à travers un article sur « les directions de la philosophie contemporaine en France » (1919 <sup>20</sup>).

Heureux d'avoir retrouvé Alain à Henri IV, il s'emploie activement à servir son œuvre en constituant une anthologie des *Propos* (d'un « Normand »), en deux volumes (Gallimard, 1920). Ce travail délicat, accompagné d'une table thématique, est précédé d'un court et modeste avant-propos. Marcel tirera également tous les chapitres de *Système des Beaux-Arts*, paru la même année. « Michel Arnauld pouvait tout à la NRF », écrit Alain, « et ce pseudonyme était celui d'un collègue excellent, que je voyais presque tous les jours. » (*Histoire de mes pensées*, 1936).

Déçu par les orientations de *La NRF* reprise en main par Jacques Rivière, il s'en explique dans la revue, avec une vigueur qui lui vaut l'attention de tous (« Explications », juillet 1919). Mais après quelques articles il s'en éloignera, au grand regret de ses amis, à commencer par Gide, qui de Cuverville, en avril 1921, approuvera sa position : « Je ne me console pas, m'écrit Michel Arnauld, de voir *La NRF* renoncer à ce que son ancien effort avait si bien préparé : une révision des valeurs françaises — et des valeurs européennes — sans préventions d'école ni de parti... » (*Incidences*).

Mais on en veut quand même à Marcel de s'éloigner, de se tenir à l'écart de l'ascension, sulfureuse, du « contemporain capital », comme si rien de la position, exposée, du beau-frère, professeur, éducateur, n'était

18. Maurice Nadeau, subtil exégète de Gide, y a été son élève.

19. En 1946 et 1948, sur Lachelier, Ribot, Bergson, Hamelin.

20. Dans *Civilisation Française*, revue de Paul Desjardins, n° 6, novembre 1919.

motif, suffisant, pour admettre pareille réserve. Combien d'élèves, garçons et filles, spontanés, ou malicieux, ont cherché à susciter un commentaire, en posant, bien en évidence, tel livre de Gide sous les yeux du professeur ! Mais jamais Marcel ne fera de confidences, sans pour autant marquer d'hostilité. Il éconduit tous les questionneurs, y compris Charles Du Bos, qui le savait informé de tout. Le danger, pourtant, était réel. Taisons par charité le nom de cet inspecteur général qui voudra s'assurer à deux reprises (1925 et 1926) de la moralité du « corrupteur de la jeunesse », non sans bassesse d'âme et perfidie — Roustan et Parodi, inspecteurs généraux, sauront réparer, promptement, ce coup bas, dont Gide n'a sans doute jamais rien su.

Comment Marcel Drouin n'aurait-il pas pris ses distances, en 1923, lorsque Jean Schlumberger l'aura convoqué, chez lui, rue d'Assas, avec Jeanne, pour leur révéler la naissance de Catherine ? Ce qui n'empêchera pas Marcel de consacrer au *Dostoïevsky* de Gide l'un de ses derniers articles de *La NRF*, des plus pénétrants (août 1923).

Nommé à Janson-de-Sailly, beaucoup plus proche de son domicile, il fait retour à Gœthe (v. *supra*). Il se mêle rarement aux débats de Pontigny, mais reçoit, ou visite, ou rencontre des amis philosophes, Henri Delacroix, Léon Brunschvicg, Xavier Léon, Émile Bréhier, Bernard Groethuysen.

En janvier 1924, il embarque, sans les siens, à destination du Brésil, où il est chargé d'organiser le lycée franco-brésilien à São Paulo — mission qui l'absorbera pendant sept mois, lui laissant à peine de loisir pour voyager, sur place, dans ce pays fascinant. Il n'aura pas le temps de lire, d'écrire, sauf à ses proches, étant forcé de parler, enseigner, négocier, conférencier, constamment. Aucun écho, à notre connaissance, dans les écrits de Gide sur ce long séjour, d'où Marcel a rapporté des souvenirs pittoresques et des papillons géants.

Aurait-il « paresse » encore une fois, aux yeux de Gide ? L'un des administrateurs du lycée écrira, en 1950 : « Je puis témoigner de l'ardeur et de la puissance de travail de Marcel Drouin. Pendant tout son séjour ici, tous ses instants furent dédiés au service de la France et de la culture, culture dont on ne pouvait parler sérieusement au Brésil en 1924. Depuis la création du Lycée franco-brésilien, tout est devenu plus facile, grâce à Marcel Drouin, qui a su donner un caractère sérieux aux relations entre la France et le Brésil. » (Carlos Pinto Alves).

Rentré en France, Marcel apprend — « surprise » de son arrivée — la sortie à des milliers d'exemplaires de *Corydon*, mais il dominera son irritation. « Joie de retrouver Drouin conciliant et accessible [...]. Il me parle de *Corydon* avec une douceur et une bienveillance qui me touchent —

car je sais combien il est loin d'approuver ce livre ; mais il ne marque pourtant pas de réprobation excessive. » (*Journal*, 6 août 1924).

En 1931, Marcel Drouin reçoit la Légion d'honneur des mains de Paul-Albert Laurens, en présence de l'ami commun, André Gide. Il refuse encore une fois la Khâgne d'Henri IV où Alain, qui la quitte pour la retraite, souhaite l'avoir pour successeur. Pour Marcel la retraite est proche. Comment accepter la seule vision, transmise par Gide et Schlumberger, d'un homme amer, déçu, taciturne, hypocondriaque, quand on peut lire maints témoignages contraires, comme celui de Marc Soriano <sup>21</sup>, agrégé de philosophie, fort peu suspect d'hagiographie complaisante, face à l'un de ces « idéalistes » que Paul Nizan avait déjà rangé parmi les « chiens de garde » !

De 1936 à 1939, Marcel donne encore des conférences, et des causeries à Radio-Paris grâce à Paul Valéry. Il parle de « la sagesse de Goethe » (janvier 1939) et de Saint-Simon, Fourier, Proudhon, Kropotkine (avril et mai 1939).

Retiré à Cuverville, il reprend son *Goethe*, mais la guerre, qui mobilise ses deux fils et son gendre, le tient en haleine, inquiet pour les siens, pour ses amis, pour la famille de sa belle-fille, en Lituanie, qui sera broyée, les uns déportés en Sibérie, les autres exterminés par les nazis : peu survivront.

Il veut servir à Fontenay, mais c'est impossible. Sensible de par son âge aux appels de Pétain, il n'en devine pas moins, très tôt, l'orientation du conflit, en le suivant jour après jour (feuilletés inédits). Il est certain de l'entrée des Américains dans la guerre, gage de la victoire inéluctable des Alliés. Il réussit à dissuader les Allemands d'occuper Cuverville, faute de chauffage, et surtout d'eau courante (Madeleine n'a jamais songé à l'installer).

Sa santé s'affaiblit. Mais loin de consacrer son temps « aux joies de l'aquarelle et des romans policiers » en guise de compensation, de consolation à des ambitions déçues (Schlumberger, *Éveils*, p. 203), Marcel Drouin accepte en 1939-40, puis en 1942-43, de préparer au baccalauréat, sur place, plusieurs candidats de la région, isolés, éloignés des lycées avoisinants.

C'est dans le « bureau vert » de Cuverville, qui avait résonné si souvent des entretiens avec Gide et des lectures, mémorables, de Jacques Copeau, que Marcel Drouin donnera une dernière preuve de sa vocation, de cet « impératif, précis, urgent, auquel il ne pouvait ni ne voulait se soustraire, un devoir qui l'emportait sur tout autre et où je crois qu'il ex-

---

21. V. son article dans le précédent BAAG.

cellait » (Gide, préface, p. 17). Au point de refuser de déplacer les cours alors même que la douleur le terrasse à l'annonce de la disparition de sa fille Odile, sa « lumière », morte en donnant naissance à son premier enfant, à Pont-Audemer en décembre 1942, à trente-deux ans.

Fin juin 1943, il s'alite après ses derniers cours, et décède le 1<sup>er</sup> juillet 1943, à soixante-douze ans, au lendemain de l'annonce des bons résultats obtenus par ses derniers élèves. Aucun hommage ne lui sera rendu, en raison de l'Occupation et de la suspension des publications. Même à la rue d'Ulm, il n'y aura jamais la moindre notice. Une seule existe, à Fontenay. Gide était loin. Nombreuses sont les lettres où il marquera du chagrin, tant pour sa nièce que pour Marcel. « J'étais en Afrique du Nord lorsque j'appris qu'il avait cessé de vivre ; je compris soudain que, de tous les amis que j'avais laissés en France, il n'en était sans doute pas un que j'aurais plus souhaité revoir. » (Préface, p. 45).

Enterré à Cuverville, Marcel Drouin y voisine avec Gide, pour l'éternité. L'incomparable artiste de la prose française, qui avait donné à Drouin ses « joies d'art les plus neuves, parmi les vivants », avec Barrès, repose à côté de celui qui « fut, et qui demeura jusqu'à la fin, un de mes plus intimes amis » (Gide, *ibid.*, p. 10). Pour l'un, l'écriture seule avait compté. Pour l'autre, « maître incomparable » (*ibid.*, p. 18), seule la parole, débarrassée de tout amateurisme et vraiment socratique, avait permis l'accomplissement, comme déjà pour Jules Lagneau, l'inspirateur commun de Barrès et d'Alain, auteur d'une œuvre très réduite, mais qui disait : « Les mots sont des mots : il n'y a que l'enseignement vivant, l'enseignement de toute l'âme, de toute la personne, de toute la vie, qui puisse quelque chose. »

#### REMERCIEMENTS

Nous exprimons notre gratitude à MM. Foucart, L'Huillier, Marty, Mercier, Pollard, Roe, pour avoir bien voulu participer à un *Hommage à Marcel Drouin et à Michel Arnauld*, le premier à lui être rendu dans l'histoire déjà longue du BAAG. Nous exprimons donc au BAAG, et à son directeur M. Pierre Masson, une gratitude non moins profonde, pour l'accueil réservé à l'ensemble de ces textes.

MICHEL DROUIN.